

Clara Gallant – Île-du-Prince-Édouard / Prince Edward Island

Clara Gallant est née à Mont-Carmel le 17 mai 1911. Ce petit village est situé sur le littoral du détroit de Northumberland. Il est un des quatre districts qui composent la paroisse religieuse Notre-Dame-du-Mont-Carmel. Les autres agglomérations se nomment Saint-Raphaël, Cap-Egmont et Saint-Timothée. C'est dans ce dernier lieu où Clara est déménagée après son mariage à Tilmon Gallant, le 28 juillet 1936. Ils ont eu cinq enfants, trois garçons et deux filles.

Au début du siècle, cette paroisse complètement acadienne comptait environ 135 familles, c'est-à-dire une population qui approchait 950 personnes. En 1980, le nombre de familles était passé à 161, mais la population n'était plus que de 644 âmes. Elle demeure toutefois très majoritairement acadienne et francophone.

Mont-Carmel était jadis une paroisse où l'économie était complètement dominée par l'agriculture et la pêche. Comme la plupart des gens nés à son époque, Clara Gallant a dû commencer jeune à travailler, devenant servante chez des familles aisées. Elle n'a donc pu poursuivre son éducation au-delà de la huitième année, et son degré peu élevé d'instruction l'a empêché de réaliser son rêve de devenir infirmière. Elle a cependant réussi à s'épanouir en s'impliquant dans plusieurs organisations sociales et communautaires, en plus d'apporter une aide informelle aux malades et aux familles infortunées de son entourage.

Comme beaucoup d'Acadiennes et d'Acadiens de son époque, Clara Gallant a pris le chemin des États-Unis à un moment donné, mais son attachement à son île natale l'a bientôt ramené chez elle. Son témoignage nous fournit un aperçu de l'esprit communautaire intense qui existe en milieu acadien à l'Île-du-Prince-Édouard.

L'entrevue qui suit a été réalisée par Georges Arsenault, folkloriste et animateur à la radio de la Société Radio-Canada.

Clara Gallant was born on May 17, 1911, at Mont-Carmel, a small community situated on the Northumberland Strait. It is one of the four localities that make up Notre-Dame-du-Mont-Carmel parish, along with Saint-Raphaël, Cap-Egmont, and Saint-Timothée. It was there in Saint-Timothée that Clara went to live after marrying Tilmon Gallant on July 28, 1936. The couple had five children, three boys and two girls.

In the early part of the century, Mont-Carmel was an entirely Acadian parish, with about 135 families and a total population of close to 950 people. In 1980, there were 161 families in the community, but the total population was only 644. Mont-Carmel has remained overwhelmingly Acadian and French-speaking. In the past, its economy was completely dominated by agriculture and fishing. Like most members of her generation, Clara Gallant began to work very young, becoming a maid in one of the wealthy households of nearby Summerside. She had to leave school after the eighth grade, and her lack of a high school education later prevented her from accomplishing her dream of becoming a nurse. She still managed to become a leader in her community by being active in several organizations, and by helping the sick and the needy on an informal basis.

Like many Acadians of her generation, Clara Gallant went to live in the United States at one point in her life, but her attachment to her native island brought her home. Her life story clearly depicts the strong community spirit that exists among the Acadians of Prince Edward Island. The text presented here is taken from an interview by Georges Arsenault, a folklorist and radio announcer with *Radio-Canada* in Charlottetown.



G.A. – Vous êtes née à Mont-Carmel ?

C.G. – Oui, dans une famille de quatorze enfants. Mes parents, c'était Philippe Poirier et Julie-Anne Gallant. Mon père était fermier et pêcheur.

G.A. – Est-ce que votre maison était tout proche de la côte ?

C.G. – C'était au bord de la mer, presque, puis la ferme était à filer la mer aussi... de la terre basse pas mal. La vie était pas trop riche.

G.A. – Est-ce que le bateau de votre père était loin de la maison ?

C.G. – Non. Je pense qu'ils laissaient les bateaux au bord de la mer, à l'entour de la factorie. Dans ce temps-là, c'était la factorie à Napoléon Arsenault.

J'étais la sixième dans une famille de quatorze ; sept garçons et sept filles. La maison était pas tellement grande. On était obligé de coucher à travers du lit pas mal, trois ou quatre chaque lit.

À tous les matins, avant d'aller à l'école, fallait qu'on vire le séparateur pour le lait, pis fallait qu'on vire un cent coups pour la cuve à laver aussi. Là, on pouvait pas attendre à se débarrasser de ça pour courir à l'école avec des *lunchs* de pain et de la mélasse, puis du saindoux. On n'avait pas grand'chose, une grande famille pauvre.

Mon père tenait deux vaches et deux cochons, puis des poules pour des oeufs. On vendait des oeufs. Il y avait un homme qui passait les maisons, on appelait ça le *egg circle*. Une fois par semaine il ramassait les oeufs. Puis là, c'était un petit peu d'argent qu'on avait. C'était pas cher, les oeufs, peut-être une dizaine de sous par douzaine. Ça allait pour acheter des épiceries. On n'en achetait pas gros. Dans le temps de la première guerre, on pouvait pas même acheter de sucre. Le sucre était vingt-cinq sous la livre. Puis dans une grande famille comme ça, on ne mangeait pas beaucoup de sucre. Nos dents sont bonnes pour ça, je pense bien...

G.A. – Est-ce que chez vous le travail était partagé entre les enfants ?

C.G. – Même si les garçons travaillaient en dehors, nous autres, fallait qu'on allait traire les vaches — aller chercher les vaches au parc — même nettoyer les étables. Je me souviens on faisait tout cet ouvrage-là et on aidait à ma mère en plus que ça. À l'âge de treize ans, j'ai abandonné l'école. Ma mère allait avoir un bébé, pis il fallait que je reste à la maison la soigner. Puis là, je finissais ma

grade huit. J'ai pas retourné, mais ça me faisait m'ennuyer, par exemple, voir les autres enfants à l'école.

G.A. – Est-ce que votre père était un homme qui était sévère ?

C.G. – Ah ! oui, mais c'était un bon père, par exemple. Si qu'on était malade, on n'était jamais négligé. On était certain qu'on allait avoir le docteur...

Très jeune, il fallait sortir pour aller travailler et essayer de gagner notre linge, du linge de dessous. On tricotait tous nos chandails, nos bas, pis tout ça. On faisait ça nous autres mêmes. On était des bons travailleurs. On allait même arracher des patates chez Père Arsenault, qui avait une ferme aussi. Je me rappelle d'avoir été arracher des patates là ; pis on allait arracher des patates chez les Anglais. Mais c'était des grandes journées. On commençait le matin, il faisait noir, pis on finissait le soir, il faisait noir. Et puis il y avait le dîner, c'était tout. Je me rappelle, j'avais seulement onze ans dans ce temps-là, j'avais été arracher des patates. Je m'en avais venu malade. J'étais épuisée.

On avait une grande cuisine qu'on restait là l'été. Pis là, dans l'hiver, on déménageait dans la maison qui était plus petite. L'automne, on faisait un frolic à rentrer le bois, et on paquetait le bois dans la vieille cuisine. Imaginez-vous, au printemps ma mère était obligée de tout nettoyer ça, pis on déménageait dans la grande cuisine pour l'été.

G.A. – Faisiez-vous vos propres jouets ?

C.G. – Oh ! nous autres, on se faisait des poupées avec des guénilles. Mêmement on prenait un chat, pis on l'embourrait dans une guénille ou une petite couverture, pis on faisait mine que c'était un bébé !

Mais la première poupée que j'ai eue, j'avais onze ans. J'avais été à l'hôpital. J'avais les fièvres typhoïdes, puis ma tante Marie-Rose m'a acheté une poupée avec une tête de porcelaine qui fermait pis ouvrait les yeux. Oh ! que j'étais heureuse avec ça. Mais le Père Arsenault, il parlait souvent aux parents de pas acheter des jouets. Il disait : « Donnez leur une cuillère ou quelque chose comme ça. » Pis Père Arsenault a venu à l'hôpital me voir quand j'étais là, puis j'ai caché ma poupée en-dessous de mes couvertes. Les gardes-malades ne comprenaient pas comment ça se fait. Bien, je leur ai

dit : « Il veut pas qu'on ait des jouets comme ça, acheté. Je ne veux pas qu'il voit ça. »

Puis on se faisait des jouets avec un peigne. On jouait de la musique avec ça. C'était vraiment la seule musique qu'on avait. On mettait un papier devant un peigne. Pis ma mère aimait chanter et puis quand on allait à l'école, on copiait des chansons des autres enfants, pis on chantait. Pis en hiver, on jouait sur la glace bien sûr, et on avait un petit traîneau que mon père nous avait fait faire, pis on mettait deux poteaux en arrière pis un sac à patates. Ça nous glissait dans le vent. On restait proche de la mer, ça fait qu'on menait une grosse traîne à bois, des fois, au bord de la mer et, avec toutes nous autres on était pas mal, pis avec des voisins, c'était pas mal d'être à monter ça sur le quai-là. Bien là, quand qu'on descendait, on descendait loin. On allait presque au débarris avec la traîne. On était sept ou huit dedans. C'était du *fun*.

G.A. – Vous rappelez-vous lorsque vous avez commencé à aller à l'école ?

C.G. – Pas trop. Je me rappelle pas de la première journée à l'école, mais je me rappelle que j'aimais assez ça l'école, pis j'étais assez vaillante. J'ai encore une carte de rapport que ma mère avait sauvée pour moi quand j'ai fait grade huit, pis ma maîtresse disait que « Clara travaille bien en classe. Encouragez-la. »

G.A. – Vous rappelez-vous les personnes qui vous ont enseignée ?

C.G. – Ah ! oui. On avait des femmes mariées, presque tout le temps. Angéline Thériault. Elle était pas mal sévère. On réussissait un peu.

J'ai abandonné l'école à treize ans, avec grade huit...

G.A. – Vous avez travaillé à la maison chez vous pour un bout de temps ?

C.G. – Bien là, on allait à la factorie de homard aussi. C'était des grandes journées aussi. On avait pas de *break* comme qu'ils ont à présent. De 8 heures le matin jusqu'à 12, pis de 1 heure à 5 heures. Pis des fois on travaillait même le soir. C'était très fatigant. J'ai travaillé à la factorie à Napoléon Arsenault, tout près de chez nous.

Bien moi, je crois que j'étais un petit peu vaillante. Je travaillais vite, et pis j'étais pas là longtemps avant qu'ils m'ayont mis à la table de paqueter, pis j'étais pas mal fière. Je paquetais des pattes et pis j'étais bien contente de moi-même.

- G.A. — Et qui travaillait là dans ces usines de poisson ? Est-ce que c'était surtout des jeunes filles ?
- C.G. — On travaillait aussi avec des femmes. J'ai même été à l'est de l'île, à Naufrage, travailler avec deux de mes tantes, puis c'était le 23 d'avril, et les chemins étaient vaseux. On a parti en bateau de Mont-Carmel, pis on a venu jusqu'à Summerside. Pis là, de Summerside, on a pris le train pis on a été jusqu'à Naufrage. Pis là on a été obligé de conduire avec un attelage de chevaux pour neuf milles avant qu'on soit rendu où est-ce qu'on allait travailler. Pis là, j'avais eu froid. Là, j'ai pris pneumonie, puis mes deux vieilles tantes m'ont soignée, m'ont fait des *poultices* avec de la moutarde et elles m'ont relevée de ça.
- G.A. — Qui est-ce qui vous recrutait à Mont-Carmel pour vous amener là-bas là dans l'est de l'île ?
- C.G. — C'était un homme et une femme, Benoît Arsenault puis sa femme. Elle était cuisinière et lui était manière comme en charge pour engager pour ce gérant-là qui venait de la factorie de homard.
- G.A. — Ça payait bien ?
- C.G. — Non, peut-être quinze, dix-huit piastres par mois. C'était pas pire. On avait du *fun* entre nous autres mêmes. On parlait. Il y avait des jeunes en plus. Mes tantes étaient là. J'étais très jeune. Ça fait que ma mère m'avait laissée aller avec mes vieilles tantes.
- G.A. — Est-ce que vos parents vous permettaient de garder l'argent que vous gagniez là ?
- C.G. — Non. On s'achetait du linge, pis peut-être qu'on achetait des affaires pour chez nous à la maison. Je me rappelle quand qu'on travaillait servante à Summerside, ma mère avait pas d'évier. Ça fait on lui en avait acheté un. Pis elle avait un vieux poêle à bois, pis là, on lui avait acheté un beau poêle avec un endroit pour chauffer l'eau. Pis là, on lui avait acheté des planches pour faire les murs nouveaux. Avant ça, c'était juste des « 2 par 4 ». Pis, des fois, elle papiétait ça avec des papiers-journal. On n'avait même pas de papier pour acheter. Elle était bien contente d'avoir sa cuisine bien rangée. Pis on lui avait fait faire une place de bois dur. Moi, je recevais quinze dollars par mois et ma soeur recevait douze, pis on lui avait toutes achetées ces affaires-là. Pis, j'aimais la musique, malgré que je ne peux pas chanter. Et pis je savais qu'il y avait un orgue à vendre à Wellington, chez Alec Gallant. Pis j'ai dit à ma mère : « Je m'ai

sauvé vingt dollars et pis j'aimerais bien d'acheter cet orgue-là. » Ça fait qu'on a acheté l'orgue et on a amené ça chez nous et pis là, on était bien content de ça. On essayait de s'apprendre à jouer.

La première fois que j'ai été servante, c'était pour soigner des femmes qui avaient des bébés. Et pis je soignais la famille ; je faisais les repas et pis les ménages. Pis là, après ça, j'ai travaillé comme serveuse à l'hôtel à Wellington, chez Fidèle Thaddée Poirier. J'étais la dernière servante qui a travaillé là. Je savais pas l'anglais... Il y avait des commis-voyageurs, pis là il fallait que je sache comment demander qu'est-ce qu'ils mangeraient, en anglais. Pis des fois j'oubliais, pis j'étais obligée de retourner dans la cuisine demander à Madame Poirier comment demander aux voyageurs qu'est-ce qu'ils mangeraient pour leur déjeuner ou leur souper.

G.A. — Vous disiez que vous alliez travailler chez les Anglais à Summerside. Vous aviez quel âge lorsque vous avez quitté chez vous ?

C.G. — À peu près quinze ans. Je crois bien que ma mère nous a laissé aller travailler à Summerside, bien elle avait dit au monde où est-ce qu'on allait travailler de prendre garde à nous autres à cause qu'on était jeune, pis pas nous laisser sortir trop tard les soirs, pis tout ça.

J'ai travaillé chez Pritchard à Summerside. J'avais douze piastres par mois et pis il fallait que je me lève de bonne heure le matin pis laver la place de la cuisine, pis faire du pain, pis faire du porridge, pis préparer le déjeuner pour quand la famille se levait. Pis, en plus que ça, il fallait que j'aille à la grange traire une vache, pour cinquante sous par semaine. C'était pas cher, hein ?

Je me trouvais très bien là. La femme était tellement gentille pour moi. Même si je voulais aller à la messe en temps du Carême-là, je pensais d'aller à la messe à tous les matins — elle venait à ma porte et elle me réveillait en temps pour que je puisse assister à la messe. Et pis je me rappelle le premier Noël j'étais là, elle m'a acheté des patins. Ah bien là, j'étais assez contente. Mais là, je ne savais pas patiner. Je mettais mes patins pis je me tenais sur les murs au commencement. Pis là, j'allais au patinoire. Je me tenais sur les murs du patinoire jusqu'à temps que j'ai pu m'accoutumer à me tiendre debout toute seule.

G.A. — Vous aviez appris l'anglais ?

C.G. – Oui. Ils me tracassaient un petit peu avec mon anglais, j'étais pas bonne. Mais je leur disais : « Essayez à parler français, vous autres ; vous ne feriez pas aussi bien que moi. » Pis là, j'ai venu à maintenir ce langage-là aussi bien, presque, que les autres.

On faisait du pain ; on faisait les sucreries qu'on mangeait ; on faisait tout... les grands ménages le printemps et l'automne là, et pis ils venaient examiner si c'était bien fait. S'il y avait quelque chose qui n'était pas fait à l'ordre là, eh bien, ils nous le disaient et c'était mieux la prochaine fois.

Sept jours par semaine... jamais de vacances.

G.A. – Vous ne pouviez pas venir vous promener à Mont-Carmel chez vos parents ?

C.G. – Non. Juste que si qu'on venait fatigué assez qu'on était épuisé un peu. Mais là, on prenait peut-être un mois pour se reposer. Moi, je saignais du nez souvent dans ce temps-là. Et pis là, j'ai pris un mois de congé pour me remettre, pis on était pas payé dans le temps qu'on ne travaillait pas, bien sûr. Non, pas d'assurance-chômage dans le temps !

On était logé. On mangeait, par exemple, dans la cuisine ; on ne mangeait pas avec eux.

G.A. – Vous avez travaillé aussi chez les Campbell ? Vous avez soigné le juge Campbell ?

C.G. – Oui. Il a été le premier ministre de l'Île. Pis quand qu'il est devenu avocat, j'étais pas mal fière de lui. J'étais la servante quand qu'il a venu au monde. Et pis, j'ai travaillé aussi chez Adrien Arsenault qui était avocat aussi, pis j'ai soigné Adrien, le plus jeune. Il est devenu prêtre jésuite. Je le vois encore de temps en temps, et je suis toujours contente de le revoir pis lui parler. Et même le *Premier* Campbell, il m'appelle comme *my sister* ou *my second mother*.

G.A. – Alors, vous avez travaillé pendant plusieurs années comme servante ?

C.G. – Dix ans, en tout. Mais je ne travaillais jamais plus que deux ans. Je venais fatiguée et pis il fallait que je me repose. Des fois je prenais un congé pis j'allais à la factorie à homard, pour un change.

G.A. – À un moment donné, vous avez commencé à sortir avec des gars, puis vous en avez trouvé un de votre goût ?

C.G. — Oui, j'ai trouvé mon amour, Tilmon Gallant, que j'ai bien aimé pour longtemps. J'ai commencé à travailler à quinze ans et je m'ai marié à vingt-cinq ans. J'avais travaillé juste dix ans comme servante.

G.A. — Est-ce que Tilmon allait vous voir à Summerside ?

C.G. — Je le connaissais de Mont-Carmel. À l'enterrement de sa première femme, en nous en allant nous autres, on parlait qu'il était beau et pis ça nous ferait un beau cavalier, pis tout ça. Bien on pensait pas plus que ça. On *jokait* juste. Pis là, il a commencé à me sortir. J'avais été faire mon chemin de croix et il était chez sa soeur et j'ai passé par là en m'en allant. Il a dit à sa soeur : « Je la trouve à mon goût, elle », il dit. Ça faisait pas longtemps que sa femme était morte, ça fait qu'on sortait pas beaucoup en public. Des fois on allait faire des pique-niques à la côte avec sa soeur, pis son père. C'est comme ça que c'a commencé, nos amours. On a sorti ensemble pour cinq ans.

J'ai monté à New York. Je travaillais chez Senator MacArthur, pis il allait prendre un voyage en Europe, pis il fermait la maison. Pis j'avais une amie aux États pis elle se mariait et elle voulait que j'aille la remplacer où elle travaillait. C'est ça que j'avais pensé de faire, d'aller monter aux États pour un bout de temps. J'ai dit ça à ma soeur, Bertha, pis elle m'a dit : « Ah ! Vas pas à Rhode Island, elle dit, viens à New York. » Ça fait elle m'a envoyé un petit peu d'argent m'aider à aller à New York, pis là, j'ai été là, pis j'ai été rester là six mois. J'écrivais à Tilmon dans ce temps-là et on sortait. Mais je m'avais trouvé un beau cavalier aussi, là, à New York, un beau jeune homme qui était bon aussi.

G.A. — Mais pourquoi vous n'êtes pas restée aux États ?

C.G. — Bien, j'aimais de m'en venir à l'Île. C'est ça qui me disait, et j'aimais Tilmon beaucoup.

G.A. — Maintenant, vous vous êtes mariée. Avez-vous fait une grosse noce ?

C.G. — C'était un double mariage, moi et ma soeur Bertha. On avait une noce double ; deux frères et deux soeurs. Le frère de Tilmon était veuf aussi. Ils avaient perdu leurs femmes la même année. Tilmon avait perdu sa femme et il avait perdu sa petite fille aussi, en même temps. Mais Angus, le mari de ma soeur, Bertha, lui, il avait une petite fille.

Le déjeuner était chez mes parents, pis ça pleuvait beaucoup ce matin-là. C'était le Père Théodore Gallant qui nous a mariés. Et j'ai dit : « Qu'est-ce qu'on va faire ? » Il a dit : « Il faudra que vous faisiez comme qu'ils font en France. » J'ai dit : « Qu'est-ce qu'ils font ? *Let her rain*, ha ! » Le dîner était chez les parents à Tilmon. Le souper était chez les parents de mes parents à moi. Et pis là, on a dansé le soir, après le souper.

G.A. – C'était des grosses noces. C'était beaucoup de travail à préparer ça, à la maison ?

C.G. – Bien ma soeur Régina était là, puis elle a aidé ma mère à faire tout. Nous autres, on était occupé à nous préparer pour nous marier ; faire des habits puis on arrivait juste des États, pis on était un petit peu fatiguée.

J'avons apporté un petit peu de linge de New York et quand on est venu et qu'on s'est décidé de se marier, j'ai été chez les parents de mon mari, pis là, j'ai tout préparé notre chambre de la manière que je la voudrais quand qu'on se marierait. Puis là on a couché à la maison. On a été sur un petit voyage de noces chez Senator MacArthur. Il avait un *lodge* à Foxley River. C'était comme une cabane en bois rond là, pis c'était vraiment beau de rester là. Je travaillais là, servante. C'est pour ça il nous a donné la permission de rester dans sa cabane pour notre voyage de noces.

G.A. – Vous rappelez-vous comment vous étiez habillée pour vous marier ?

C.G. – Oui. Je m'avais acheté une petite robe à New York de sept dollars, une jupe et une blouse, et c'est ça que j'ai pris pour me marier. Pis ma soeur, elle, s'est fait faire une habit blanche. Pis le soir, on a pris des grandes robes longues. La raison qu'on s'a marié avec des habits comme ça, c'est à cause qu'on mariait des veufs qui étaient déjà mariés. On a pensé on va pas se marier avec des grandes robes blanches, malgré que c'était notre premier mariage à nous deux. Elle ne s'avait jamais marié avant non plus.

Dans le temps, ce n'était pas très à la mode [par ici de se marier avec de longues robes blanches]. Pour la danse le soir, on s'a mis des grandes robes longues.

Les cadeaux, c'était pas grandiose, comme à présent. C'était des petites affaires qui fait de très beaux souvenirs. Comme il y avait

deux noces, c'était un petit peu plus dispendieux pour le monde d'acheter deux cadeaux chacun. Mais c'était vraiment agréable.

G.A. — Votre mari, Tilmon, s'occupait de la ferme avec son père ?

C.G. — Oh ! oui. C'était lui qui menait la ferme. Même, c'était lui qui menait les affaires pas mal, par rapport que son père commençait à vieillir dans ce temps-là. Il avait peut-être dans les soixantaines. Ça fait que mon beau-père m'a dit : « Je vas te donner les oeufs — on avait un poulailler — et il faudra que t'achètes les épiceries avec ça. »

G.A. — C'était une maison de visite chez vous, chez vos beaux-parents ?

C.G. — Oh ! oui. De la visite, i' y en manquait jamais. Pis j'avais pas de commodités. J'avais pas d'électricité, pas d'eau courante. Je me demande comment est-ce qu'on faisait pour recevoir tout ce monde-là. On trouvait toujours quelque chose à manger. Un vieux poêle à bois à faire cuire avec. Mais ils me disaient : « Clara, si que tu commences un restaurant, tu pourrais pas arriver à nourrir tout le monde. Ton manger est tellement bon. » Je sais pas si c'était le poêle à bois que c'était si bon. Peut-être que ça y fait quelque chose.

Ils venaient jusqu'à quatre à cinq à six personnes. Ça restait chez nous pour une semaine et demie, deux semaines.

Ces gens-là, par exemple, quand qu'ils étaient chez nous, ils prenaient part dans l'ouvrage. Tilmon pis moi, on avait un grand jardin, pis on vendait du blé d'Inde, pis on ramassait des grosses fraises pour vendre, et pis ils prenaient part dans ça. Ils venaient nous aider à préparer le blé d'Inde. Ils nous aidaient aussi à ramasser les fraises, ramasser les framboises, pis paqueter le bois dans la vieille grange-là, pour l'hiver. Pis même, Tilmon coupait le grain et il fallait que Monsieur embarque sur le *binder* là et pis couper le grain, des grandes journées de temps. Et même Tilmon les emmenait mener du bois pour faire des planches, au moulin. Il y avait pas de journées de trop de congés à la ferme, comme tu le sais bien.

G.A. — Vous aimiez vous occuper du jardinage, des poules ?

C.G. — Ah oui ! Et pis on faisait tout. On mettait toutes les légumes en conserve. Quand ma fille s'a mariée, on a tout fait le manger pour la noce. Pis la noce a pris place à la salle à Mont-Carmel. On avait

fait cuire cent vingt livres de viande. J'avais fait trente-cinq tartes. J'avais toutes mes légumes en bouteilles. J'avais tout fait mes pâtisseries. Juste le gâteau pour la noce qui avait été fait en dehors.

G.A. — Vous avez donné naissance à plusieurs enfants ?

C.G. — Cinq enfants.

G.A. — Avec des enfants, il faut s'occuper de l'école. Vous avez été active, vous et votre mari, au niveau scolaire à St-Timothée ?

C.G. — Mon mari était presque toujours syndic d'école. Bien souvent, c'est lui qui allait voir pour engager des professeurs. Il était aussi notaire public, et pis les professeurs venaient chez nous faire signer leurs papiers d'engagement pis leurs papiers pour leurs salaires. Juge de paix, oui.

J'étais couturière, coiffeuse, barbière... Je coudais même pour le monde. Je me demande comment je faisais ça ? Pis même, je faisais du linge de dessous pour mon beau-père et pour mon mari. On faisait tricoter — il y avait une femme qui avait un moulin — on faisait tricoter du linge avec la laine fine-là, et après ça, je faisais tout du linge.

C'était dans moi, je pense, faire la couture, et pis j'avais pris un cours de couture avec une femme à Summerside. Mais c'était juste pour travailler avec de la fourrure, plus ou moins. Pis là, j'étais capable aussi de travailler avec la fourrure. Je pouvais faire des replissages avec des manteaux de fourrure, pour du monde qui avait besoin de ça.

Je me rappelle, ma belle-soeur m'avait donné un vieux manteau, pis je l'avais viré à l'envers pour ma petite fille. Pis là, quand qu'elle a été trop grande pour le manteau, je l'ai encore défait, pis je l'ai fait pour Wilfred, mon petit garçon. Pis je contais ça à quelqu'un et pis j'ai dit : « C'est la deuxième fois que je le vire à l'envers. — Bien, il dit, virez-les plus ! »

G.A. — Est-ce que vous receviez des boîtes de linge usagé des États ?

C.G. — Oui. Ce monde-là qui venait se promener, ça c'était une chose, on était bien fier de les voir arriver. Ils nous apportaient des grosses boîtes des États. Ça m'aidait beaucoup que j'avais pas besoin de coudre autant de linge. Je me rappelle, ils apportaient même des manteaux pour mes garçons, pis je me rappelle quand mes enfants ont fait leur première communion, les petits garçons, j'ai

fait leurs habits aussi avec des vieux habits de femme-là, bleu-marin. Je défaisais ça, pis je faisais des habits pour mes petits garçons. Et pis je les habillais bien pour aller faire leur première communion, puis confirmer. On achetait rien, presque. L'argent qu'était fait avec la ferme, il n'y en avait tellement pas beaucoup. Ça fait il fallait que ça retourne dans la ferme pour acheter les équipements pour la ferme.

Mon mari était toujours pour le progrès, il était un des premiers qui a acheté un tracteur à Mont-Carmel. Pis le monde disait tout : « Il va se ruiner, il pourra pas... » Pis, une année, on avait une belle récolte de patates, pis on avait vendu des patates à cinq piastres le sac. J'ai dit à mon mari : « Pourquoi pas qu'on se mettra l'eau courante, une salle de bain ? » Pis là, ça lui est rentré dans le goût. Ça fait qu'on a fait faire ça. Pis on avait assez de patates cette année-là, on aurait pu en vendre pour dix-huit cents piastres. Mais moi, j'ai dit à mon mari : « Le printemps qui vient, elles seront peut-être plus chères. Gardons-les et, peut-être, qu'on fera plus d'argent au printemps. » Pis le printemps, nos patates s'aviont brisé. On pouvait pas les vendre, pis on avait des cochons, ça fait on les a pas perdues. On les a fait cuire puis on a donné ça aux cochons.

Je coupais les cheveux à tous les petits garçons au voisinage et même à Mont-Carmel, là. Les petits garçons venaient chez nous. J'étais coiffeuse aussi. Je frisais les cheveux des femmes pour un dollar, après avoir arraché des patates une grande journée. Je leur donnais un goûter en plus que ça. Je pouvais friser les cheveux d'une femme avec une demie bouteille. Ça fait qu'elle pouvait venir chez nous deux fois avec une bouteille pour mettre dans les cheveux, pour friser. Ça fait que ça leur coûtait pas tellement cher, hein ?

G.A. – Vous n'êtes pas une gaspilleuse !

C.G. – Tellement pas gaspilleuse. Le monde me connaît tout pour ça, ha ! Mais malgré ça, je ne suis pas *mean*. Non, je ne suis pas avare du tout. Je donne, pis je donne. Même le linge de mes enfants. Après que je les avais fait et qu'ils étiont grands, je donnais ça à du monde que je pensais un peu plus pauvre que nous autres, pour aider.

G.A. – Vous soigniez parfois les malades. Vous en avez soigné plusieurs dans votre vie ?

- C.G. – Oui. J'ai soigné mon beau-père, quand il était au lit pour trois ou quatre ans. J'ai soigné mon mari qui a été malade cinq ans. J'ai soigné ma belle-soeur qui a pris des crises nerveuses trois ou quatre fois. En plus que ça, j'avais des raquettes en hiver, et pis chez nous, on avait une téléphone. S'il y avait des malades, bien ils venaient chez nous. Ça fait que, pour téléphoner au docteur. Pis des fois il fallait que j'aille porter des rapports du docteur. J'allais visiter les malades ; je leur apportais des traites ; je faisais... Il y avait un Monsieur Cormier... Bruno Cormier. J'allais le voir presque à toutes les après-midi. Pis cet hiver-là, j'avais fait sept couvertes en plus qu'aller le visiter, pis je faisais de la crème glacée puis je lui en apportais ; je faisais de la soupe ou quelque chose, ce que je pensais qui était bon pour lui.
- G.A. – Est-ce que vous avez déjà été assister le médecin lorsqu'il accouchait des femmes ?
- C.G. – Un peu, mais pas trop souvent. Peut-être deux ou trois fois, pas plus. Après ma grade huit, j'ai été travailler servante à Summerside et j'ai été chez nous pour un congé d'une semaine. Le professeur de l'école est venu me voir. L'hôpital, dans ce temps-là, il aurait voulu des filles avec le français pour aller devenir gardes-malades. C'était à peu près soixante ans passés, au plus, qu'ils voulaient des gardes-malades françaises. Pis là, j'ai été à Summerside avec Docteur Delaney, pis avec ma valise. Pis j'étais assez contente. C'était toujours ça que je désirais, de faire une garde-malade. Pis là, j'ai été voir Harry Holman, qui était le président de l'hôpital. Il m'a dit qu'il était content que j'aille le voir. La garde-malade en charge de l'hôpital, elle aurait mieux aimé que j'aie eu grade dix ou un an de collègue. Ça fait elle dit : « Tu pourrais peut-être entrer, mais ça serait très difficile. » Pis elle ne m'encourageait pas tellement. Ça fait que j'ai reculé et je m'en ai retourné découragée, pis désappointée un peu. Mais je suis contente, par exemple, que ma fille a fait garde-malade. Je suis très contente de cela.
- G.A. – Vous étiez une sorte de docteur à votre façon, parce que vous aviez toutes sortes de recettes, de médecines populaires ?
- C.G. – Bien oui. Je disais à notre docteur, Docteur Reid : « S'il fallait que tu vives avec nous autres, tu ne vivrais pas cher ! » Par rapport que je soignais mes enfants à la maison s'ils étaient malades. Même au jour d'aujourd'hui, il y a des spécialistes qui voulaient m'opérer dans la hanche. Mais je les ai pas laissés faire. J'ai pris de l'huile de

foie de mourue, pis du jus d'orange, pis je m'ai frotté avec de la graisse de piroune. Il y a trois ans de ça. Pis cet automne, j'ai été voir un spécialiste, qu'est-ce qu'il pensait de ma hanche. « Ah bien, il dit, je peux pas te recommander, il dit, t'es guérie... t'es bien. »

G.A. — Est-ce qu'il y a des prières avec ça, ou c'est seulement du frotage ?

C.G. — Oui. La nièce de mon mari, elle priaît, bien sur, pis ses amis, pour que je n'aie pas besoin d'avoir une opération.

G.A. — Vous avez trouvé le temps d'être impliquée au niveau communautaire. Vous étiez jeune lorsque vous avez commencé avec les associations des femmes, les clubs, les cercles d'étude, ces choses-là ?

C.G. — Oui. La première année qu'on était marié ; on s'a marié en juillet '36. En '37, on avait un nouveau curé qui avait venu remplacer le prêtre Théodore Gallant, qui était mort le premier de janvier et qui nous avait mariés. Ça fait le père Gavin Monaghan, il avait travaillé à Charlottetown, à [l'université] St. Dunstan, à l'Extension. Il nous a introduits à la caisse populaire. On ne savait pas qu'est-ce que ça voulait dire dès le commencement. Mais lui, son français était très bon. On a commencé à avoir des cours du soir aux maisons. Pis moi, j'avais un petit bébé. Ma petite fille est venue au monde le 3 décembre. Puis on avait des cours à la maison chez nous. Il fallait qu'on leur fasse un *lunch*. Pis je me rappelle la première soirée qu'on avait un cours chez nous, ma petite fille avait braillé toute la soirée. Je crois qu'elle ne voulait pas que je me mêle dans ça !

G.A. — C'était ce qu'ils appelaient des cercles d'études, des *study clubs* ?

C.G. — Oui, pour étudier la caisse populaire ; qu'est-ce que c'était, avant qu'on se lance dedans.

G.A. — Mais est-ce que vous-même, vous participiez aux discussions ? Ou bien est-ce seulement les hommes ?

C.G. — Oh non. Les hommes et les femmes. Oh oui. Tous les voisins alentour, on se mêlait dans ça. Pis on avait des livres Desjardins-là. On étudiait tout ça.

G.A. — Avez-vous fait partie de certains comités ?

C.G. — Non. Les femmes ne devenaient pas directeurs ou directrices dans ce temps-là. C'était plusieurs des hommes. Mais il y avait une femme qui était institutrice, Marie-Louise Arsenault. Elle a pris

comme gérante. C'était elle qui tenait les livres. Elle avait plus de connaissance que les hommes pour ça. C'était juste dans les dernières années que les femmes deviennent directrices.

G.A. – Mais vous qui étiez tellement active, pleine d'idées, est-ce que ça vous tracassait un peu que ces postes-là, on les réservait aux hommes ? Est-ce que vous y pensiez dans ce temps-là ?

C.G. – Non. Il me semble que c'était vraiment la manière que c'était supposé d'être. Les hommes étaient ceux qui gagnaient le pain. Il y avait pas grand argent dans ce temps-là. C'était dans les années dures, dans les trentaines d'années. Et pis mon mari allait aux maisons ramasser des dix-sous le samedi soir, après sa grande semaine d'ouvrage. Il tenait les livres, pis là, il portait ça à la caisse populaire. Il y avait du monde qui avient jamais pu se débarrasser de leurs *mortgages*, là sur leurs fermes. En ramassant les quelques sous comme ça, des fois ils mettaient peut-être un vingt-cinq sous ou un dollar de côté, ils ont pu venir à bout de se débarrasser de leurs *mortgages* sur leurs fermes.

On avait les Dames de l'Institut dans ce temps-là. C'était très bon. On travaillait beaucoup pour l'école. Je me rappelle qu'une affaire qu'on avait décidé de faire, c'était l'embellissement de l'école. On a joint ça avec le gouvernement à Charlottetown, avec le cours d'embellissement. C'était beaucoup d'ouvrage. Après ça, on avait gagné un prix avec le gouvernement, cent-cinquante dollars, quelque chose comme ça.

G.A. – Avez-vous déjà été présidente des Dames de l'Institut ?

C.G. – Oh oui. J'ai déjà été présidente. À cause que j'avais plus d'anglais que les femmes à Mont-Carmel, c'est presque toujours moi qui présidait aux conventions des Dames de l'Institut, quand c'était notre tour, à Mont-Carmel.

G.A. – Vous avez été une directrice de l'Exposition agricole de Baie-Egmont et de Mont-Carmel pendant plusieurs années ?

C.G. – Pour presque cinquante ans, je crois. J'ai juste démissionné en 1988. J'ai pensé qu'il était temps que je lâche pis je donne aux jeunes ma place.

G.A. – Avez-vous déjà pensé de vous lancer en politique ?

C.G. – Il y avait beaucoup de monde qui me disait que je devrais me lancer en la politique. Mais je m'ai lancée dans la politique de

l'école. J'étais la première femme qu'a eu l'audace de se lancer dans ça. Mais je n'ai pas été élue par rapport que c'était nouveau. Les hommes croyaient pas tellement que les femmes devraient se lancer dans la politique, dans le temps. Après ça, l'année d'après, j'ai eu un appel du gouvernement, pis ils avont dit : « T'as bien réussi assez, pis tu devrais te lancer de nouveau. — Ah bien, j'ai dit, à c'tte heure je m'ai décidé de lâcher ça, par rapport que je n'ai pas été élue la première fois... »

G.A. — Votre mari, lui, il était président, je pense, du Parti conservateur ?

C.G. — Du Parti conservateur, pis je travaillais toujours avec lui. Après les élections, on était presque aussi fatigué comme les membres. J'ai assez fait de beignes là, qu'ils servaient avec du café pour les conventions du parti.

G.A. — Vous êtes dans l'âge d'or qu'on dit. Comment vous voyez ça vous, la vieillesse ?

C.G. — Ça m'épeure pas du tout. Je suis vraiment heureuse. J'ai mon auto ; je conduis mon auto ; je vais où ce que je veux ; je voyage. Je trouve la vie intéressante. J'ai dix-sept petits-enfants, pis je les suis dans leurs études. Je leur aide avec le financement de leurs études. Je m'achète pas beaucoup de linge, ça fait que si j'ai de l'argent, je la sauve. Je crois beaucoup dans l'éducation. J'ai toujours été intéressée à la [Société] Saint-Thomas d'Aquin. J'ai été présidente de la Saint-Thomas d'Aquin. Je suis intéressée beaucoup à **La Voix Acadienne** ; je la lis d'un bout à l'autre, pis je trouve ça vraiment intéressant.

G.A. — Et puis avez-vous des projets pour les prochaines années ?

C.G. — Je ne fais pas mes plans trop de l'avant. J'ai toujours en masse de linge. Je fais des couvertes pour les pauvres. Je fais des couvertes aussi pour donner à mes enfants à leur mariage pour faire des souvenirs. Je fais presque tous mes cadeaux de Noël. Ça fait que je fais pas des plans trop de l'avant. Je travaille aussi avec la Croix-Rouge à présent, à Summerside ici. Je visite du monde qui sont handicapés et qui ne pouvont pas sortir.

Je joue aux cartes. Oui. C'est ça mon passe-temps, jouer aux cartes, puis suivre qu'est-ce qui se passe dans le monde. Ça m'intéresse beaucoup. J'espère que la paix nous reste dans le Canada pis dans tout l'univers.